

Une Ruelle de Flandre. À Madame Desloge, née Leurs. **Un manuscrit**

CHRISTINE PLANTÉ

23

Le manuscrit de ce poème publié pour la première fois en 1856 dans la *Revue du Nord de la France*¹, puis en 1860 dans les *Poésies inédites*, se trouve aux feuillets 10 à 12 du carnet coté Ms 1063-3², qui appartient à la série des quatorze albums donnés par Hippolyte et Prosper Valmore à la bibliothèque de Douai.

Ce recueil factice de 104 pages, composé par Hippolyte Valmore, porte en première page l'indication : « Manuscrit de la main de Madame Desbordes-Valmore. / Son fils, H. Valmore » ; puis, de la main de Benjamin Rivière : « Donnée à la Bibl. de Douai par M. Valmore en 1870 ». Au bas de la page (qui porte aussi le tampon de la bibliothèque avec en suscription manuscrite la mention : « Don de M^{me} Valmore »), deux lignes précisent son contenu : « *Poésies inédites*, Genève, 1860 », et « *Bouquets et Prières*, Paris, 1843 ». Les manuscrits de poèmes de ces deux recueils occupent en effet la majeure partie du carnet.

La volonté d'authentifier les manuscrits est ici très visible, en laissant trace d'un processus de transmission qui constitue aussi un geste de fidélité envers le lieu natal. Si nous disposons aujourd'hui de nombreux manuscrits de Marceline Desbordes-Valmore, c'est grâce à une série de gestes dus à des acteurs multiples, allant de la famille aux collectionneurs et conservateurs, et grâce à la bibliothèque municipale de Douai qui a su les accueillir et les conserver, et qui porte le nom de la poète depuis 2009. Il est très rare de disposer d'un pareil fonds pour une écrivaine, surtout s'il s'agit d'une poète, issue d'un milieu populaire de surcroît.

1. Marceline Desbordes-Valmore, « *À Madame Desloges née Leurs. Une Ruelle en Flandre* », *Revue du Nord de la France : recueil religieux, philosophique et littéraire*, tome VI, n° 2, 31 juillet 1856, p. 50-53 [numérisé sur Gallica]. Ce titre conserve la première rédaction, *en Flandre*, plus englobante, insistant sur l'écho des voyelles nasalisées. La surcharge au crayon *de Flandre*, qui figure dans notre manuscrit, correspond au titre dans les *Poésies inédites*.

2. Giacomo Cavallucci le désigne dans sa *Bibliographie critique* comme l'album n° 3, et Marc Bertrand comme le mscr. 3 dans son édition des *Œuvres poétiques* aux PUG.

Cette transmission ne va pas cependant sans recompositions, ni altérations. Tous les manuscrits n'ont pas – hélas – été conservés, les recueils factices apparaissent souvent hétéroclites, leur composition n'étant clairement commandée ni par le respect d'une chronologie d'écriture, ni par celui des dates de publication. Leur contenu s'avère parfois d'autant plus difficile à identifier.

Au regard de l'ensemble, l'album Ms 1063-3 présente une certaine cohérence, au début du moins, puisqu'il rassemble des poèmes qui ont paru dans les deux derniers recueils publiés par Desbordes-Valmore. Mais ceux-ci n'occupent pas la totalité des pages, où l'on trouve ensuite des citations, traductions et fragments de prose. Les poèmes quant à eux peuvent apparaître comme de véritables brouillons raturés, ou se présenter dans une écriture très lisible, qui pousse à y voir une mise au net en vue de l'édition, intervenue à un stade plus tardif du processus créateur. Le travail de l'écriture poétique peut toutefois reprendre au cours de la recopie, et il arrive qu'on trouve plus de corrections à la fin d'un texte qu'à son début. Tel est le cas dans le manuscrit d'« Une Ruelle de Flandre », qui porte une indication de numéro (27), ne correspondant ni au numéro du poème, ni à celui de la page dans les éditions des *Poésies inédites* procurées par Gustave Revilliod chez l'imprimeur Fick à Genève en 1860 et 1873.

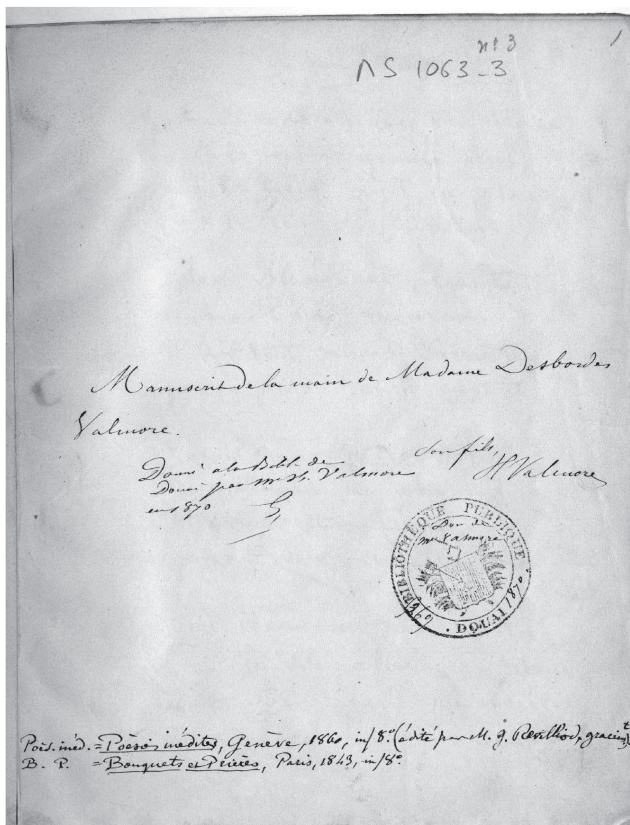


Figure 1. Reproduction du feuillet 1 recto de l'album Ms 1063-3.

27/ Une Ruelle de Flandre
à Madame Desloge, Née Leurs.

Dans l'enclos d'un Jardin garde' par l'innocence,
J'ai vu naître vos steurs avant votre naissance.
Beau Jardin ! si rempli de belllets et de filas
que de les regarder on n'était jamais las

En me traissant au Mur dans les Bois de mon frere,
Que de fois j'ai passé mes Bras pour la chaisière
pour atteindre aux rameaux de ces calmes vejeurs,
qui souples s'avancent et s'en fuyent toujours,
Que de fois sus pendus aux jeunes pailissades,
Nous avons savouré leurs Molles embrassades
quand nous allions chercher pour le repas du soir
Notre lait oi la Lende et long-temps nous absoir
Sous ces rideaux mouvans qui bordaient la Ruelle
Et fait, j'ajoute, j'ajoute pour la mémoire est fidèle
mon d. en.

Poés. inéd. 69.

Figure 2. Reproduction du feuillet 10 recto de l'album Ms 1063-3.

Voici la transcription³ de ce manuscrit :

Une Ruelle [en] <de> Flandre
À Madame Desloge, Née Leurs⁴.

Dans l'enclos d'un jardin gardé par l'innocence,
J'ai vu naître vos fleurs avant votre naissance ;
Beau jardin ! si rempli d'œillet⁵ et de lilas
Que de les regarder on n'était jamais las
En me haussant au mur dans les bras de mon frère,
Que de fois j'ai passé mes bras par la clairière,
Pour atteindre aux rameaux de ces calmes séjours,
Qui souples s'avançaient et s'enfuyaient toujours ;
Que de fois suspendus aux jeunes palissades,
Nous avons savouré leurs molles embrassades,
Quand nous allions chercher pour le repas du soir
Notre lait à la cense⁶ et longtemps nous asseoir
Sous ces rideaux mouvants qui bordaient la ruelle.
[Hélas !] < Mon Dieu ! > qu'aux plaisirs purs la mémoire est fidèle !
Errants dans les parfums de tous ces arbres verts,
Plongeant nos fronts hardis sous leurs flancs <bras> entr'ouverts,
Nous faisons les doux yeux aux roses embaumées
Qui nous le rendaient bien contentes d'être aimées !
Nos longs chuchotements entendus sans nous voir,
Nos rires étouffés pleins d'audace et d'espoir,
Attirèrent un jour le père de famille,
Dont l'aspect tout à coup surmonta la charmille,
Tandis qu'un tronc noueux nous barrant le chemin,
M'arrêta par la manche et fit saigner ma main.
Votre Père eut pitié : C'était bien votre Père !
On l'eût pris pour un roi dans la saison prospère.
Et nous ne partions pas à sa voix sans courroux

3. On ne s'attache pas à une transcription diplomatique. Les mots biffés sont donnés entre crochets droits [] ; les mots ajoutés entre crochets chevrons < >. L'orthographe est modernisée : on substitue *longtemps* à *long-temps*, *errants* à *errans*, *chuchotements* à *chuchottemens*, etc. Texte transcrit par Pierre-Jacques Lamblin, ainsi que la lettre qui suit.

4. Sur Adèle Desloge (Douai, 1797-1855), voir Hyacinthe Corne, *Madame Adèle Desloge (Née à Douai, le 27 décembre 1797) : sa vie et ses œuvres*, Paris, Hachette et Cie, 1879. La « ruelle » est la ruelle Pépin, qui longeait le jardin de la maison des Leurs. Elle donnait à Douai sur la place du Barlet, place immense où se tenaient (et se tiennent encore) « ducasses » (foires aux manèges) et marchés. Les pères de deux petites filles étaient amis.

5. Le mot a été écrit au crayon sur un espace d'abord laissé en blanc.

6. Mot souligné par la poète, indiquant probablement sa conscience d'un régionalisme qu'elle emploie délibérément. Une « cense » est une ferme en picard, et le fermier un « censier ».

Qui⁷ nous chassait en vain, l'accent était si doux
En écoutant souffler nos rapides haleines,
En voyant nos yeux clairs comme l'eau des fontaines
Il nous jeta des fleurs pour hâter notre essor ;
Et nous d'oser crier : « Nous reviendrons encor ! »
Quand on lavait du seuil la pierre large et lisse⁸,
Où dans nos jeux flamands l'osselet roule et glisse,
En rond silencieux penchés sur leurs genoux,
D'autres enfants jouaient [ombragés] enhardis comme nous.
Puis, poussant à la fois leurs grands cris de cigales,
Ils jetaient pour adieu[x] des clameurs sans égales,
Si bien qu'apparaissant tout rouges de courroux,
Des <Les> vieux fâchés criaient : « Serpents ! vous tairez-vous ? »
Quelle peur ! ...

Jamais plus n'irai-je à cette porte⁹,
Où je ne sais quel vent par force me remporte ;
Quoi donc ! quoi, jamais plus ne voudra-t-il de moi,
Ce pays [que je cherche et] <qui m'appelle> et qui s'enfuit... Pourquoi !
Alors les blonds essaims de jeunes Albertines
Qui hantent dans l'été nos fermes citadines¹⁰
Venaient tourner leur danse et soulever leurs pas
Devant le beau jardin, qui ne se fermait pas !
C'était la seule porte incessamment ouverte,
Inondant le pavé d'ombre ou de clarté verte
Selon que du soleil les rayons, ruisselants,
Passaient, ou s'arrêtaient aux feuillages tremblants.
On eût dit qu'invisible une rêveuse fée,
Dilatait d'un soupir la ruelle étouffée,
Quand les autres jardins enfermés de hauts murs,
Gardaient sous les verrous leur ombre et leurs fruits mûrs.
Tant pis pour le passant ; à moins qu'en cette allée,
Élevant vers le ciel sa tête échevelée,
Quelque arbre, de l'enclos habitant curieux,
Ne franchît son rempart d'un front libre et joyeux.
On ne saura jamais les milliers d'hirondelles
<Revenant sous nos toits chercher à tire d'ailes>
Les coins, les nids, les fleurs et le feu de l'été,

7. Mot barré, puis objet d'un repentir : la poète a noté « Bon » dans la marge.

8. Il y avait une tradition en Flandre du lavage voire du cirage de la pierre du seuil de la porte d'entrée pour la rendre brillante, montrer le bon entretien du logis et en signe de bienvenue. C'était souvent de la « pierre bleue » calcaire extraite dans le Hainaut voisin.

9. L'hésitation syntaxique entre *je n'irai jamais plus* et *n'irai-je jamais plus* évoque la syntaxe du poème « Tristesse », dans *Les Pleurs*.

10. Les remparts très larges de la ville de Douai abritaient des fermes d'élevage et des prés.

Nous versant [apportant] en échange un goût de liberté.
 Entendra qui pourra sans songer aux voyages,
 <Sans demander à Dieu de rapides plumages>
 [Ce qui faisait frémir nos ailes sans plumages],
 Ce qui faisait germer nos ailes sans plumage,
 Ces fanfares dans l'air, ces rendez-vous épars,
 Qui s'appelant [entre eux] [au loin] : « <Allons !...> Venez-vous ? Moi, je pars ! »
 C'est là que votre vie ayant été semée
 Vous alliez apparaître et charmante et charmée ;
 C'est là que [toute prête¹¹] préparée à d'innocents liens,
 J'accourais... Regardez comme je m'en souviens !
 <Je naissais¹²...>
 Et les petits voisins amoureux d'ombre fraîche,
 N'eurent pas sitôt vu, comme au fond d'une crèche,
 Un enfant rose et nu, plus beau qu'un autre enfant,
 Qu'ils se dirent entre eux : « Est-ce un Jésus vivant ? »
 C'était vous ! D'aucuns nœuds vos mains n'étaient liées
 Vos petits pieds dormaient sur les branches pliées ;
 Toute libre dans l'air où coulait le soleil,
 Un rameau sous le vent berçait votre sommeil,
 Puis, le soir on voyait d'une femme étoilée,
 L'Abondante mamelle à vos lèvres collée
 Et partout se lisait dans ce tableau charmant
 De vos jours couronnés le doux pressentiment.
 De parfums, d'air sonore incessamment baisée
 Comment n'auriez-vous pas été poétisée ?
 Que l'on s'étonne donc de votre amour des fleurs !
 Vos moindres souvenirs nagent dans leurs couleurs.
 [Vous en viviez ! C'étaient vos rimes et vos proses ;]¹³
 Nul enfant n'a jamais marché sur tant de roses.
 <Vous en viviez : c'étaient vos rimes et vos proses.>
 Mon Dieu ! S'il n'en doit plus poindre au bord de mes jours
 Que sur ma sœur de Flandre il en pleuve toujours !

1851¹⁴.

11. Ajouté sous la ligne et biffé, peu lisible.

12. L'audace narrative de ce « je naissais », ajouté sous la ligne et non biffé, ne sera conservée pour la publication ni par la *Revue du Nord de la France* en 1856, ni dans les *Poésies inédites* en 1860. On notera le parallélisme avec le « — (J'en étais !) — » dans « Le Puits de Notre-Dame à Douai » (voir plus loin, note 16), mis en valeur en début de vers et typographiquement. Naître, chez Desbordes-Valmore, c'est indissociablement naître au monde sensible et intégrer une communauté humaine.

13. Le vers est déplacé en fin de séquence.

14. Date indiquée de la main de Marceline Desbordes-Valmore à la fin du poème, où elle est soulignée.

assombrie par la mort de Hyacinthe de Latouche, le 27 février, puis par celle de son frère Félix Desbordes, le 26 mai. En l'absence d'indication plus précise, on ne peut donc dire si la plénitude joyeuse qui marque de nombreux vers d'« Une Ruelle de Flandre » est dictée par un élan heureux vers la vie, ou si elle vient compenser la douleur d'un présent que la poète est de plus en plus poussée à fuir.

Les variantes de ponctuation, assez nombreuses, sont délicates à commenter, comme dans beaucoup de manuscrits. Il paraît évident que l'usage de la ponctuation détermine des effets de souffle et de rythme très importants dans la poésie de Desbordes-Valmore, ancienne actrice dont le rapport aux vers passe par la voix et la diction. Mais on ne peut ici dire si les modifications intervenues dans la version imprimée sont dues à la poète elle-même, à partir par exemple d'un autre manuscrit, ou à une intervention de son fils Hippolyte, qui a préparé le recueil alors que sa mère était gravement malade, ou encore à celles de l'éditeur Revilliod. Ces corrections paraissent dans l'ensemble dictées par un certain effort de clarté et de normalisation, mais elles ne vont pas toutes dans le même sens. Ainsi certains points d'exclamation sont-ils supprimés pour l'impression (après « Beau jardin », au vers 3, une virgule remplace le point d'exclamation), tandis que d'autres semblent ajoutés (à la fin du vers 13, « Sous ces rideaux mouvants qui bordaient la ruelle »). On peut certes risquer l'idée qu'il s'agit, dans le premier cas, de corriger un excès de pathos considéré comme romantique et daté ; dans le second, de faire au contraire percevoir un mouvement d'effusion, un essor des souvenirs heureux – mais ces interprétations restent conjecturales.

S'impose cependant de façon assez nette un détail, contrastant avec les libertés dont use avec les normes graphiques Marceline Desbordes-Valmore qui, par exemple, omet souvent la majuscule en début de vers, ou parfois même la ponctuation finale. Or dans la plupart des manuscrits qui le demandent, elle signale très précisément les paroles rapportées par des guillemets (ou par une combinaison de tirets et de guillemets), même pour de courtes séquences, soulignant ainsi de façon systématique que le texte du poème fait place à d'autres voix.

Dans « Une Ruelle de Flandre », les guillemets sont utilisés pour rapporter des appels ou des cris parfois très brefs. Ce sont les cris des enfants, gentiment insolents :

Et nous d'oser crier : « *Nous reviendrons encor !* » (v. 32 dans l'édition Bertrand)

Ou leur interrogation naïve :

Qu'ils se dirent entre eux : « *Est-ce un Jésus vivant ?* » (v. 76)

Ce sont aussi les cris des vieilles gens qui protestent devant le tapage enfantin :

De vieux fâchés criaient : « *Serpents ! vous tairez-vous¹⁵ ?* » (v. 40)

15. Un point d'exclamation remplace le point d'interrogation dans l'édition de 1860.

Une Ruelle de Flandre. À Madame Desloge, née Leurs.

Et encore ceux des hirondelles qui s'interpellent de façon tout humaine, en un langage que les enfants semblent comprendre sans peine, désireux qu'ils sont d'imiter la liberté des oiseaux :

Qui s'appelant entre eux au loin : « Allons !... Venez-vous ? Moi, je pars ! »

(v. 68).

Ce vers hésitant et raturé, devient en 1856, dans une construction elliptique remarquable :

Qui, s'appelant au loin : « Venez-vous ? Moi, je pars ! »

Puis, en 1860 :

Qui s'appelaient au loin : « Venez-vous ? Moi, je pars ! »

31

Donner à entendre ces voix multiples et ces fragments de dialogues, en soulignant typographiquement leur diversité, c'est faire revivre tout un monde. Chez Desbordes-Valmore, être appelé et pouvoir répondre constitue un signe de vie par excellence, et témoigne de l'appartenance à une communauté qui vous parle et vous écoute.

Cette appartenance à une telle communauté semble le propre de l'enfance heureuse – ou du paradis. Des voix s'appellent et se répondent tout au long de l'œuvre, mais leur présence se fait plus insistante dans les derniers poèmes. Dans la même section « Famille » des *Poésies inédites* où figure « Une Ruelle de Flandre », un autre poème de la ville natale, « Le Puits de Notre-Dame à Douai », décrit le rassemblement des voisins autour du puits, lieu partagé et vital où ils se retrouvent chaque jour :

De même, retenant les cris clairs et charmants,

On se reconnaissait par des chuchotements,

— (J'en étais¹⁶ !)

Cependant, pour la poète qui a connu de nombreux deuils et qui, vieillissante, sait que dans ce pays elle ne retournera pas, c'est dans un autre lieu de retrouvailles que retentissent désormais les voix de l'enfance, dont les appels deviennent gages de vie éternelle.

Ainsi, dans la section « Foi » des *Poésies inédites*, la voix de la mère vient-elle arracher sa famille, et surtout sa fille, aux angoisses du Purgatoire dans « Les Sanglots ». Les appels des élus promettent dans ce poème qu'elles seront sauvées aux âmes qui y demeurent :

16. Marceline Desbordes-Valmore, « Le Puits de Notre-Dame à Douai », dans *Poésies inédites*, 1860, p. 75 ; Bertrand, *Œuvres poétiques complètes*, PUG, 1973, t. II, p. 526.

Mais, avant de quitter les mortelles campagnes,
Nous irons *appeler* des âmes pour compagnes,
[...]
Et nous aurons des *voix*, des transports et des flammes,
Pour *crier* : « Venez-vous ! » à ces dolentes âmes¹⁷.

Juste après, dans « Une Nuit de mon âme », c'est encore la « chère ombre » (v. 9) de la mère qui délivre une promesse de bonheur, dans une vision toute familière de la résurrection :

Sous une forme reprise
Et qui nous ressemblera,
Avec un cri de surprise
Chacun se reconnaîtra.
« Quoi, c'est lui ! c'est toi ! c'est elle ! »
Retentira de partout,
Et l'on proclamera belle
La mort vivante et debout¹⁸ !

S'appeler, se répondre, se retrouver, se reconnaître : c'est le Paradis, et les voix de l'enfance retrouvée à volonté.

En dépit de cette foi, les variantes textuelles d'« Une Ruelle de Flandre » montrent que deux occurrences de *Dieu* ont disparu à la publication : le vers 14 du manuscrit, « *Mon Dieu ! qu'aux plaisirs purs la mémoire est fidèle !* » devient : « *Hélas ! qu'aux plaisirs purs la mémoire est fidèle !* ». Plus loin, aux vers 65 et suivants, « Entendra qui pourra sans songer aux voyages, / *Sans demander à Dieu de rapides plumages* » est remplacé par : « Entendra qui pourra sans songer aux voyages, / *Ce qui faisait frémir nos ailes sans plumages,* ». Si ces corrections sont bien de la poète, elles suggèrent un monde de l'enfance tout d'immanence, où il n'y a d'abord de place que pour la figure protectrice du père selon la chair, bon, royal, et quelque peu divinisé.

Dans les derniers vers en revanche, alors que le retour au présent impose la conscience de la perte, Dieu intervient, dans une tentative de donner sens à cette perte et de la surmonter – du moins pour l'autre femme, à qui le poème est adressé. Pas de correction ici, après l'évocation des roses, les deux derniers vers, qui substituent à cette adresse celle de la prière, sont identiques dans le manuscrit et dans la version publiée :

v. 91 *Mon Dieu ! S'il n'en doit plus poindre au bord de mes jours*
Que sur ma sœur de Flandre il en pleuve toujours !

17. « Les Sanglots », à Pauline Duchambge, *PI*, 1860, p. 137 ; *OP*, Bertrand, II, 544.

18. « Une Nuit de mon âme », *PI*, p. 140, *OP*, II, p. 545.

Une Ruelle de Flandre. À *Madame Desloge, née Leurs.*

On pourra comparer cette résurrection poétique de l'enfance douaisienne aux souvenirs de Marceline Desbordes-Valmore tels qu'elle les évoque dans une lettre à son amie Adèle Desloge, quelques années plus tard. Le poème « Une Ruelle de Flandre » n'a alors pas encore, à notre connaissance, été publié, et ses vers, dont la mémoire nourrit visiblement l'écriture prosaïque de la lettre, n'existent pas encore pour d'autres lecteurs.